

# Les jeunes des quartiers populaires face aux transformations de leur lieu de vie : une communauté d'expérience contrastée

Grégory Busquet, Jeanne Demoulin, Claudette Lafaye, Collectif Pop-Part

DANS AGORA DÉBATS/JEUNESSES 2023/1 (N° 93), PAGES 121 À 136

ÉDITIONS PRESSES DE SCIENCES PO

ISSN 1268-5666

ISBN 9782724640151

DOI 10.3917/agora.093.0121

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2023-1-page-121.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Les jeunes des quartiers populaires face aux transformations de leur lieu de vie : une communauté d'expérience contrastée

Grégory Busquet, Jeanne Demoulin, Claudette Lafaye, Collectif Pop-Part<sup>1</sup>

## INTRODUCTION

Grandir dans un territoire marqué par des transformations urbaines constitue une expérience commune à de nombreux jeunes de quartiers populaires français. En effet, alors que les espaces résidentiels de la bourgeoisie sont relativement à l'abri d'évolutions brutales, les quartiers populaires sont historiquement concernés par ces processus (Coing, 1966 ; Faure, 2006 ; Gilbert, 2014). Ceux-ci affectent directement la socialisation à et par l'espace (Cayouette-Remblière *et al.*, 2019) qui constitue l'une des caractéristiques centrales du temps d'expérimentation de la jeunesse (Kokoreff, 2005 ; Oppenheim, 2016). Aux repères spatio-temporels classiques, liés aux trajectoires familiales ou scolaires et professionnelles, s'ajoutent des repères spécifiques comme la démolition d'un bâtiment, la rénovation d'un espace public, la disparition d'une aire de jeux, etc.

Ces transformations s'accompagnent fréquemment d'une expérience de déstabilisation et d'un sentiment de perte (Cahill, 2007 ; Kennelly, Watt, 2012). Elles peuvent provoquer colère et révolte<sup>2</sup> et être vécues comme des injustices, des sanctions, voire comme des agressions (Gaudin, 2007). Mais elles peuvent aussi ouvrir de nouvelles opportunités (Ortiz-Guitart *et al.*, 2014 ; Visser *et al.*, 2014) et être envisagées d'un point de vue plus positif ou plus ambivalent, pour leurs bénéfices ou leurs pertes (Aufseeser, 2018 ; Butcher, Dickens, 2016 ; Gaudin, 2007). Si l'on peut postuler que ces transformations constituent une communauté d'expérience pour les jeunes de ces quartiers, forgeant des liens qui les soudent au même titre que les discriminations, les déceptions et la pauvreté

1. Voir la présentation du collectif dans l'introduction de ce dossier.

2. Voir le film documentaire *Gagarine*, réalisé par Fanny Liatard, Jérémy Trouilh, en 2020, coproduction Haut et Court et France 3 cinéma en association avec SOFFICA Indéfيلمs 8 et Manon 19, durée : 97 min.

**Les jeunes des quartiers populaires face aux transformations de leur lieu de vie : une communauté d'expérience contrastée**

vécues en commun (Beaud, Pialoux, 2005), elles structurent un rapport au territoire contrasté qui vient nuancer l'affirmation que « ce qui les rassemble est plus fort que ce qui les sépare » (*ibid.*). En effet, les vécus individuels et collectifs restent divers, hétérogènes, dépendants des types de changement à l'œuvre, des quartiers dans lesquels ceux-ci s'inscrivent ou encore des profils et des trajectoires des jeunes concernés (Kakpo, 2006). C'est cette tension entre ce qui constitue du commun et ce qui produit de la diversité dans l'expérience des jeunes de quartiers populaires face à la transformation urbaine qui nous intéressera ici. Trois lignes de force, que nous examinerons successivement, traversent leurs expériences. D'abord, les regards sur ces transformations urbaines sont contrastés : celles-ci sont, dans un même mouvement, valorisées et critiquées. Ensuite, la nostalgie de ce qui a disparu, étroitement articulée à celle de l'enfance, marque fortement les discours sans être exempte d'une tonalité critique. Enfin, les changements de peuplement qui accompagnent souvent ces mutations urbaines et les confrontations et interrogations qui en découlent contribuent à la construction d'identités collectives et à l'expression fragile d'un « nous, jeunes de quartiers », lequel s'articule à un « nous » plus large, celui des habitants des quartiers populaires.

Nous mobiliserons pour cela les données recueillies lors de la recherche participative « Pop-Part, les quartiers populaires au prisme de la jeunesse » (ANR 2017-2022), conduite dans une dizaine de quartiers franciliens<sup>3</sup> qui ont connu ou connaissent des mutations d'envergure. Le Petit-Nanterre à Nanterre, les Tarterêts à Corbeil-Essonnes et la plupart des quartiers de Clichy-sous-Bois sont lourdement affectés par la rénovation urbaine. Ils ont été précédés au tournant des années 2000 par la Caravelle à Villeneuve-la-Garenne, tandis que la Maladrerie à Aubervilliers et le quartier Basilique à Saint-Denis se placent au début du processus. D'autres quartiers font l'objet de requalifications urbaines associées parfois à des programmes de constructions neuves qui en modifient la physionomie et ouvrent la voie à un processus de gentrification : c'est le cas du centre de Pantin qui a vu les berges du canal de l'Ourcq et les friches attenantes réaménagées, mais aussi des quartiers populaires du 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris (zone d'aménagement concerté [ZAC] Pajol) ou de Suresnes (réhabilitation du centre-ville ; ZAC des Chênes). Enfin, le territoire périurbain et pavillonnaire de Vert-Saint-Denis accueille des opérations neuves de petits collectifs et notamment de logement social. Les transformations urbaines ont très régulièrement été au premier plan des discours des 120 jeunes participant à la recherche, que ce soit lors des ateliers collectifs de la première phase de la recherche et

3. On pourra se reporter à la présentation des sites de la recherche dans l'introduction de ce dossier et à la carte des quartiers disponible sur le site <https://jeunesdequartier.fr>. Les quartiers de la recherche sont situés dans Paris *intra-muros*, en petite et en grande couronne parisienne.

## Les jeunes des quartiers populaires face aux transformations de leur lieu de vie : une communauté d'expérience contrastée

dans les vidéos produites par les jeunes à cette occasion<sup>4</sup>, lors des entretiens semi-directifs individuels menés dans la continuité des ateliers, ou lors des rencontres entre les jeunes des différents terrains qui ont eu lieu ensuite<sup>5</sup>. Ce sont essentiellement les données des entretiens qui sont mobilisées dans cet article, ainsi que quelques vidéos représentatives, mentionnées dans les encadrés.

### DES REGARDS CONTRASTÉS SUR LES TRANSFORMATIONS URBAINES

Quelles que soient les transformations à l'œuvre, les jeunes valorisent de manière quasi unanime l'esthétique des nouvelles réalisations : programmes de logements neufs ou réhabilités, équipements, espaces publics, commerces, etc. (voir encadré 1).

Certains jeunes soulignent la promesse que les transformations apportent : l'évolution du regard porté sur le quartier et, partant, les représentations associées aux « jeunes de quartier », notamment lorsque les projets prévoient la création de nouvelles centralités ou que le quartier est en voie de gentrification. Habiter à Pantin, qualifié de « nouveau Brooklyn » par les médias, compense désormais la stigmatisation territoriale du « 9-3 » (Demoulin, Lafaye, 2022). C'est le cas également dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris :

Certains jeunes soulignent la promesse que les transformations apportent : l'évolution du regard porté sur le quartier et, partant, les représentations associées aux « jeunes de quartier », notamment lorsque les projets prévoient la création de nouvelles centralités ou que le quartier est en voie de gentrification.

« Ça le [le quartier] rend vivant. Parce qu'avant les gens avaient peur. Quand ils entendaient "La Chapelle", "le 18<sup>e</sup>", ils se disaient : "oh là là là", alors que maintenant vu que le quartier s'est ouvert [...] les gens viennent plus facilement. [Avant] ça faisait vraiment peur » (Djeneba<sup>6</sup>, 18 ans, étudiante en BTS, père ouvrier, mère au foyer.)

4. Les 89 vidéos sont accessibles sur le site compagnon de l'ouvrage *Jeunes de quartier. Le pouvoir des mots* : <https://jeunesdequartier.fr/videos>. Pour les réaliser, les jeunes ont bénéficié d'une courte formation technique durant l'un des ateliers. Si le thème (une représentation de leur quartier que certains ont d'ailleurs étendue à leur ville) et le format (2-3 minutes) étaient imposés, ils avaient toute latitude pour choisir le motif et l'écriture (documentaire, fiction, etc.), comme pour réaliser la vidéo seul-e ou à plusieurs. Durant les ateliers de fabrication des capsules vidéo, les chercheur-se-s ont adopté une posture d'assistant-e-s, n'intervenant pas dans les choix et se limitant à rappeler des contraintes de planification, d'agenda, ou de droit, par exemple pour les images ou le son importés d'Internet.

5. Pour le détail de la méthode, on se reportera à la présentation de ce numéro ainsi qu'à Bacqué *et al.*, 2021, et à Bellavoine, 2021, pour le détail du profil des jeunes.

6. Tous les prénoms ont été anonymisés.

**ENCADRÉ 1.****APERÇU DES BIENFAITS DES TRANSFORMATIONS URBAINES**

Neuf des 89 vidéos abordent les bienfaits des transformations urbaines. Elles se focalisent sur les requalifications des espaces publics (parcs, esplanades) et sur la présence de nouveaux équipements. Les transformations de l'habitat apparaissent peu et en toile de fond. « Avant/Après » (Pantin) s'ouvre par exemple sur l'image en noir et blanc d'un bâtiment dégradé, le serpentín d'Émile-Aillaud emblématique de la cité des Courtillères, avant de laisser place à son parc central requalifié où des enfants jouent au football, avant que l'on aperçoive le serpentín réhabilité. « Esplanade » (Paris 18<sup>e</sup> arrondissement) montre l'appropriation de l'esplanade Nathalie-Sarraute : pratique du tricycle et du roller par les petits, jeux de ballons entre préadolescents, jeux de société, détente sur un rare banc, mais aussi présence de musiciens, etc.

L'atmosphère bon enfant qui se dégage est relativisée par la présence d'une brigade de policiers à vélo qui ouvre et ferme le reportage. « Un tour au Quartz » (Ville-neuve-la-Garenne) met en valeur l'architecture, les couleurs, les matériaux, la transparence vers la Seine du nouveau centre commercial en contraste avec un environnement de bitume et de grisaille. Sa dimension récréative est traitée entre dérision et ironie : la caméra suit sur un rythme accéléré deux jeunes filles qui en découvrent les attraits. « Métro, boulot, dodo » (Clichy-sous-Bois) filme une lycéenne dans ses trajets quotidiens en transports en commun. De retour chez elle, épuisée, elle trouve dans sa boîte aux lettres un prospectus annonçant des jours meilleurs : le nouveau métro à venir promet de rallier la capitale en vingt minutes.

On retrouve aussi cette promesse dans des contextes comme La Caravelle à Villeneuve-la-Garenne, où les effets positifs des politiques de « désenclavement » sont soulignés :

« Comme c'était enfermé, ça ne donnait pas envie de rentrer. Maintenant [des rues ont été percées], les gens viennent, c'est plus accessible. » (Kilian, 17 ans, lycéen, profession du père non communiquée, mère employée.)

À Clichy-sous-Bois, les rénovations sont évaluées positivement pour leur capacité à restituer une « dignité bafouée » ou à faire disparaître un sentiment de « honte » :

« Les gens se sentent plus considérés parce qu'ils vivent dans des bâtiments plus décents pour leur permettre déjà un bien-être. [...] En fait, la dignité, c'est ce qu'il y a de bafoué dans les quartiers. C'est ce qu'il y a de plus bafoué dans nos quartiers. Ça participe à la dignité. » (Sabri, 19 ans, étudiant, père ouvrier, profession de la mère non communiquée.)

« On avait un peu cette honte, on avait l'impression de vivre dans un quartier très sale alors que là c'est plus le cas du tout. » (Azhar, 20 ans, étudiante, père ouvrier, profession de la mère non communiquée.)

Là où les transformations sont de moindre ampleur (réhabilitations des bâtiments, refonte des espaces collectifs, etc.), les jeunes doutent de leur capacité à améliorer durablement l'image et l'environnement, et les

## Les jeunes des quartiers populaires face aux transformations de leur lieu de vie : une communauté d'expérience contrastée

programmes urbains considérées comme cosmétiques font alors l'objet de critiques, à l'instar de ce qu'explique une Suresnoise :

« C'est bien, ils ont refait les façades, c'est cool mais ils ont juste refait les façades, ils n'ont pas refait une porte d'immeuble, ils n'ont pas refait les appartements, enfin les gens qui vivent là-dedans, ils vivent toujours dans la même merde qu'avant. » (Sindy, 23 ans, titulaire d'un bac + 3, père ouvrier, mère employée.)

Ce constat est partagé à Corbeil, où la réhabilitation a conduit à « m[ettre] de la peinture » : « De l'intérieur, il n'y a rien qui a changé » (Halima, 20 ans, étudiante en BTS, père commerçant retraité, mère au foyer).

Les critiques portent aussi sur des opérations urbaines réalisées sans tenir compte des usages des jeunes et plus globalement des habitants, qui ont pu nier voire effacer ces usages et, ce faisant, altérer l'expérience du bien-être associée à « l'habiter » (Breviglieri, 2006), comme demeure et appropriation, tout en restant sourdes aux protestations (voir encadré 2) :

« On est bien dans nos bâtiments. C'est vrai que c'est pas super propre, c'est pas super joli, mais on est bien. Il y a une pétition contre les destructions des tours. Il y a eu plein, plein de choses, plein de réunions organisées, plein de demandes à la mairie. Mais, voilà, on ne prend pas en compte notre avis. On ne nous prend pas en compte. » (Hadja, 21 ans, niveau bac, employée, père ouvrier, mère au foyer, Corbeil-Essonnes.)

### ENCADRÉ 2.

#### TONALITÉS CRITIQUES SUR LA RÉNOVATION URBAINE

Quelques vidéos produites par les jeunes adoptent un point de vue critique sur les transformations à l'œuvre. « Le Berry » (Villeneuve-la-Garenne) met en scène un jeune qui décrit les changements architecturaux du quartier où il a grandi. Après l'évocation des équipements disparus, des images de bâtiments neufs et réhabilités se succèdent tandis que le plan final s'attarde sur un immeuble résidentialisé\* dont le surtitre est « L'enfermement ». « Témoignage de Diary » (Corbeil) aborde la rénovation sous l'angle clinique de la destruction des immeubles dont les traces ont disparu, et avec elles le passé. Le point de vue est soutenu par le témoignage d'un jeune homme dont le jugement positif est aussitôt relativisé par la dénonciation de l'absence de prise en compte des habitants. *A contrario*, deux vidéos critiquent

l'absence d'initiative face à l'abandon d'espaces publics. « L'île de la mort » (Villeneuve-la-Garenne) témoigne de la frustration d'un jeune devant le délabrement de certains recoins de son quartier laissés à l'abandon et dans lesquels s'accumulent des immondices. « Game of parking » (Aubervilliers) met en scène, au milieu de bâtiments dégradés, un espace délaissé, entouré de barrières de chantier tandis que les images s'attardent sur une affiche vieillie qui promet la construction d'un « jardin joyeux ».

\* La résidentialisation des grands ensembles de logements sociaux consiste à mieux délimiter les espaces privés, communs et publics à la fois pour en faciliter la gestion et pour résoudre des problèmes (ou répondre à des attentes) de sécurisation. Elle se traduit concrètement par la pause de grilles, plus rarement par un traitement paysager.

Aux Tarterêts à Corbeil-Essonnes comme à Clichy-sous-Bois, les jeunes sont nombreux à avoir subi la démolition et l'éviction de leur logement ou à avoir vécu leur jeunesse au milieu d'un chantier. La violence des démolitions et la négation du vécu qui l'accompagnent affleurent dans plusieurs témoignages. Ce faisant, l'identité des quartiers apparaît également niée, comme l'explique une Nanterrienne : « Je pense que ça a d'un côté modernisé le quartier mais, en fait, au fur et à mesure le quartier est en train de partir » (Zohra, 16 ans, lycéenne, père ouvrier, mère agente d'entretien). Ainsi, les jeunes ont l'impression d'être transformés en étrangers dans leur propre espace de vie (Colin *et al.*, 2019). Cette expérience individuelle renvoie ici à un collectif, celui du quartier – indissociablement physique et pétri de rapports sociaux – en train de disparaître, où le vécu de l'individu est subsumé au sein d'un vécu commun.

Ce discours s'accompagne chez certain·e·s de la dénonciation d'un agenda politique caché, comme l'analyse une autre Nanterrienne :

« On a l'impression qu'ils font des nouveaux bâtiments avec beaucoup de personnes qui ne sont pas musulmanes ou autres, qu'ils les mettent devant pour cacher la cité. [...] On fait des nouveaux bâtiments devant pour cacher l'envers du décor en quelque sorte [...]. Les bâtiments comme le mien, les interrupteurs ne fonctionnent pas, [...] l'escalier c'est sale, y a du bruit tout le temps. » (Assia, 21 ans, en service civique, père employé, mère employée.)

À Suresnes, un jeune dénonce sur le même ton une opération qui servirait surtout à masquer les logements sociaux en cœur d'îlot :

« Les bâtiments qu'ils ont construits [...] c'est vraiment des bâtiments qui font le tour du quartier et du coup, on pense que le quartier est super beau, super neuf. Mais quand on va à l'intérieur et qu'on voit les bâtiments, c'est pas la même [chose]. » (Souleymane, 25 ans, titulaire d'un BTS, profession intermédiaire, père décédé, mère employée.)

Quand ils ne sont pas ainsi dénoncés, les choix politiques opérés qui paraissent aller à l'encontre du bon sens restent incompris, comme l'exprime Azhar (20 ans, étudiante, père ouvrier, profession de la mère non communiquée) : « Pourquoi ne pas investir tout ce qu'on a investi dans le Haut-Clichy dans le Bas-Clichy ? Pourquoi ne pas avoir commencé par le Bas-Clichy ? Certes, le Haut-Clichy était délabré mais pas autant que le bas. »

Enfin, les jeunes disent leur impatience ou leur résignation devant des améliorations qui tardent à se faire sentir, montrant ainsi combien la temporalité de la jeunesse s'accommode mal de celle des programmes de rénovation. Les chantiers s'éternisent (« On n'a pas eu de jeunesse, en tout cas pas stable, parce que c'est que des : on casse, on construit » – Souleymane, 25 ans, titulaire d'un BTS, profession intermédiaire, père décédé, mère employée, Suresnes), des squares sont fermés plusieurs années durant et des équipements se font attendre (« Il y

## Les jeunes des quartiers populaires face aux transformations de leur lieu de vie : une communauté d'expérience contrastée

a des choses [le métro], tellement ça prend de temps, tu les attends même plus » – Faiza, 16 ans, lycéenne, père ouvrier, mère employée, Clichy-sous-Bois). « On a l'habitude d'attendre quoi », résume un autre Clichois (Sabri, 19 ans, étudiant, père ouvrier, profession de la mère non communiquée).

Ces regards, contrastés et divers vis-à-vis de changements urbains qui bouleversent le territoire familial, se croisent parfois. Ils peuvent ainsi recouvrir plusieurs sites, avec des différences qui tiennent aux opérations elles-mêmes. Ils se teintent de même souvent de considérations nostalgiques.

### PROPOS NOSTALGIQUES : ENTRE INCOMPRÉHENSION ET CONSOLIDATION D'UNE IDENTITÉ COLLECTIVE

Loin de se résumer à des aspirations exclusivement régressives, la nostalgie peut être un support actif de construction, d'entretien et de reconstruction identitaire (Davis, 1979, p. 31) en lien avec une relation affective au temps et à l'espace (Boym, 2001 ; Colin, Gervais-Lambony, 2019, p. 39). Celle éprouvée par les jeunes de la recherche est celle des citadins confrontés aux mutations rapides de leur environnement de proximité (Gervais-Lambony, 2003). La nostalgie, qui se greffe sur la perte, est ainsi véhiculée par les mutations de l'espace du quartier, des plus radicales aux plus infimes : des traces demeurent comme autant de repères ravivant la mémoire des lieux disparus (Colin, Gervais-Lambony, 2019 ; Kitson, McHugh, 2015). Elle se nourrit aussi du tissu relationnel et de l'interconnaissance liés aux lieux. En ce sens, elle renvoie au collectif : à la famille, au groupe d'amis et aux événements vécus en commun. Elle puise sa puissance émotionnelle dans la mémoire des rencontres, des brouilles, de la socialisation entre grands et petits (Salane, Brito, 2021) et des jeux d'enfants dans l'espace public.

La disparition et le remodelage des aires de jeux pour enfants reviennent ainsi inlassablement d'un quartier à l'autre : un *skate park* à Vert-Saint-Denis, une table de ping-pong au quartier des Chênes à Suresnes, un tourniquet à Pantin, des boules en béton au Petit-Nanterre, etc. C'est là que des années auparavant des amitiés se sont scellées puis consolidées. Des critiques, des incompréhensions ou des interrogations affluent ici aussi au sein des discours, attestant que la confrontation à des ruptures au sein de l'environnement proche s'accompagne d'une distanciation réflexive vis-à-vis du passé (Angé, Berliner, 2015). C'est notamment le cas des boules en béton, une aire de jeux évoquée par plusieurs jeunes du Petit-Nanterre dans des ateliers, des entretiens et une vidéo (voir encadré 3). Au-delà des lieux disparus ou reconfigurés, les manifestations nostalgiques illustrent la place importante de la socialisation à et par l'espace du quartier de l'enfance pour ces jeunes.



**ENCADRÉ 3. FILMER LA NOSTALGIE**

Plusieurs vidéos traitent de la nostalgie des lieux de l'enfance. « La chauf » (Petit-Nanterre) filme un parc déserté tandis qu'une voix *off* exprime le regret d'une aire de jeu appréciée des enfants du quartier. Composée de plusieurs grosses boules et jets d'eau, elle a été détruite par la rénovation sans que quiconque n'en ait été informé. « Centre-ville 2 » (Suresnes) propose le regard de trois jeunes sur la principale place du centre-ville, son manège investi dans l'enfance, le « McDo » et le plaisir à s'y « poser » aujourd'hui comme hier. Puis on découvre la médiathèque, au cœur de la cité de l'Europe, lieu de mémorables « chasses à l'homme » [jeu de gendarmes et voleurs] avec le personnel. Les images finales proposent un *travelling* du grand ensemble résidentiel et du square central fermé qui a remplacé la pelouse et ses parties de football, tandis que le commentaire

souligne la restriction de l'espace de jeux qui en résulte et la désertion des lieux. « La fontaine » (Pantin) s'attarde sur un endroit investi dans l'enfance par deux copains qui évoquent des souvenirs de retrouvailles après le collège, soulignés par une musique nostalgique. La vidéo se clôt sur un dialogue où les deux amis jouent à se faire peur : et si la fontaine était un jour menacée de disparition ? Dans « Le village » (Pantin), une ancienne habitante du lieu évoque son bâti faubourien et pavillonnaire, son passé industriel, le mur d'escalade et la nostalgie de sa maison d'enfance, détruite, qui a laissé place à un nouveau bâtiment. Enfin « Présentation du quartier » (Corbeil) offre une visite intime de la cité des Tarterêts et se clôt sur une séquence sous-titrée « Nostalgie » qui montre deux images de la cité avant la démolition.

La nostalgie, qui, comme la mémoire collective, se construit au présent (Halbwachs, 1994), est articulée sur une critique implicite ou explicite, celle de la destruction ou de la transformation de bâtiments, de relations, d'ambiances urbaines constitutives d'une communauté de quartier appréhendée comme un bien en soi (Dodier, 2009). La démolition des bâtiments opérée dans plusieurs quartiers néglige et active tout à la fois non seulement l'attachement porté au lieu de vie mais aussi aux sociabilités qui s'y déployaient (Deboulet, Lafaye, 2018). Ici, la nostalgie du territoire de l'enfance, y compris des espaces délaissés, des jeux pratiqués et des ambiances associées n'est pas « restaurative », visant un retour aux origines (Boym, 2001), ou exclusivement passéiste : elle participe d'une revalorisation et d'une consolidation de la communauté territoriale au sein de laquelle les jeunes ont grandi, qu'ils ont en partage et qui leur sert de point d'appui pour se définir en tant que groupe (Busquet, 2017) et pour se projeter dans l'avenir à partir d'un espace qu'ils ont marqué symboliquement. Au moment où le quartier n'est déjà plus le même, la nostalgie active en son sein des frontières symboliques entre anciens et nouveaux habitants qui ne partagent pas la même expérience du quartier (Colin *et al.*, 2019, p. 13).

Les jeunes des quartiers populaires face aux transformations de leur lieu de vie : une communauté d'expérience contrastée

## PROCESSUS CROISÉS D'ALTÉRISATION<sup>7</sup> SOCIALE ET DE (RÉ)ACTIVATION D'UN « NOUS » INCERTAIN

L'arrivée de nouvelles populations liée aux changements urbains interroge les jeunes, ce qu'ils sont et leur légitimité à être là. Dans leurs représentations, ces nouvelles populations, qui n'ont ni la mémoire des lieux et des gens ni le même passé en partage, viennent menacer celles déjà présentes, dans une dynamique qui met aux prises personnes établies et nouveaux venus (Elias, Scotson, 1965). Les jeunes, engagés dans une communauté d'usage de l'espace qui a marqué le lieu, se sentent rejetés, exclus, déconsidérés, et ce d'autant plus qu'ils ont connu un relogement fragilisant leur ancrage. Ils reconstruisent alors une distinction, entre un « nous » et un « eux » où se rejouent des oppositions de territoire, de classe et parfois de race<sup>8</sup>, le « nous » étant alors fondé sur une communauté inscrite de longue date dans le territoire.

Ces nouvelles populations, qui n'ont ni la mémoire des lieux et des gens ni le même passé en partage, viennent menacer celles déjà présentes, dans une dynamique qui met aux prises personnes établies et nouveaux venus

À Suresnes, dans le quartier des Chênes confronté à une mixité sociale programmée (Cayouette-Remblière, 2020), les jeunes se plaignent des pratiques des nouveaux résidents qui les renvoient au stéréotype d'une jeunesse des quartiers déviante et socialement inadaptée<sup>9</sup> :

« C'est vrai qu'au début y'avait des problèmes de cohabitation parce que nous en fait on a toujours eu l'habitude de rester en bas et de traîner entre nous. Donc, ensuite, quand eux sont arrivés, bah ça a commencé à se dire : "Ah les jeunes en bas font du bruit" et tout ça et ça a commencé à appeler la police, etc. [...] Nous, on y est depuis qu'on est nés quasiment et eux viennent du jour au lendemain. Enfin, on s'est dit : "Ils vont pas nous dicter leur loi quoi !" Voilà. Donc, après quand y'a la police qui arrive, on essaie de... Voilà... de baisser un peu le volume, etc. » (Ali, 27 ans, titulaire d'un BTS, employé, père ouvrier, mère employée.)

Il en va de même au Petit-Nanterre : les constructions neuves issues de la rénovation urbaine ont apporté une nouvelle population plus aisée, ou perçue comme telle (voir encadré 4). Cette population représente une menace, comme de manière plus générale le désenclavement de la cité qui met en péril le « refuge » constitué jusqu'alors par le quartier et le relatif entre-soi qu'il permettait (Gaudin, 2007), alimentant un sentiment de dépossession et des conflits d'usage :

7. Processus à travers lequel autrui est construit comme fondamentalement différent.

8. Au sens de processus social d'assignation raciale.

9. À Suresnes, cette stigmatisation est renforcée par le fait que les aires de jeux sont désormais l'objet d'un dispositif de vidéo-surveillance qui n'existait pas dans le passé.

Les jeunes des quartiers populaires face aux transformations de leur lieu de vie : une communauté d'expérience contrastée

« Tu vois les nouveaux bâtiments là. La dernière fois, j'étais sur mon scooter, je descends. Y a une blonde, elle me dit : "Ouaaaah, qu'est-ce tu fais ?" Je lui dis : "Toi reste tranquille". [...] Elle me dit : "Tu te crois chez ta mère ?" Mais bien sûr, je suis chez ma mère, c'est toi, t'es pas chez toi ! En vrai, j'aurais dû lui dire ça. » (Adil, 20 ans, sans emploi, profession des parents inconnue, extrait d'atelier.)

Comme dans d'autres contextes, les jeunes décryptent les nouveaux venus en opposition avec leur mode de vie et leurs propres manières de s'identifier (Valli, 2016). À Suresnes, à proximité de la cité-jardin, l'implantation de plusieurs boutiques proposant des produits biologiques rend palpable la présence d'une population différente de soi :

« Cité-jardin, on a trois "Bio, c'est bon", nan mais sérieux [rires] aux cités-jardins ! [...] Super, mais c'est pas les gens de cité-jardin qui consomment "Bio, c'est bon", hein ! [...] C'est des nouveaux arrivants qui sont cadres, qui sont pas là pour s'installer, ils restent ici en moyenne cinq ans et repartent quoi. C'est pas des gens... C'est pas des gens qui "vivent comme nous" entre guillemets : toute notre histoire est rattachée aux cités-jardins. » (Sindy, femme, 23 ans, titulaire d'un bac + 3, père ouvrier, mère employée.)

Les pratiques de consommation, le statut social, la mobilité résidentielle marquent ici l'altérité. L'opposition entre « eux » et « nous » est explicite. Celle-ci mobilise également les catégories de « Blancs » et de « Babs<sup>10</sup> » qui montrent l'intrication dans les discours des critères d'ascendance et de pigmentation :

« Avant, je pense... C'était plus des gens d'origine étrangère on va dire, dont les parents étaient d'origine étrangère. Mais là, moins. Quand tu regardes bien y'a beaucoup plus... J'ai l'impression qu'il y a beaucoup plus de, entre guillemets, "Blancs" qu'autre chose. » (Alioune, 27 ans, titulaire d'un bac + 3, employé, père ouvrier, mère au foyer, Suresnes.)

« Avant, y'avait pas tous ces bars [...]. Tu sais sur le bord du canal maintenant t'as des... T'as DJ électro et tout, tu viens prendre ta bière, tu te poses, etc. Moi j'adore ça hein [...]. Dès que je peux, j'y vais quoi [...] mais... J'sais pas, y a que des Babs [Blancs]. » (Marlon, 19 ans, lycéen en terminale, père petit-entrepreneur, mère employée, Pantin.)

Se découvrir en minorité dans un lieu de sociabilité de sa ville et avoir la sensation de ne pas y avoir tout à fait sa place vient contrarier l'attrance pour cette forme d'urbanité. C'est une relation ambivalente qui se noue, entre désir de conformité aux modes de vie des classes moyennes ou supérieures et prix pratiqués, marqueurs sociaux et raciaux qui les ramènent à leur condition de jeunes de milieu populaire (Demoulin, Lafaye, 2022). Ce rapport ambivalent est le même dans le 18<sup>e</sup> arrondissement, où les nouveaux commerces, décrits comme trop chers ou proposant des produits qui ne plaisent pas, sont néanmoins fréquentés.

10. Babs est le diminutif de « Babtous », lui-même verlan du terme « Toubab » qui, en Afrique noire, désigne les Européens blancs (dictionnaire Larousse). Dans les quartiers populaires et multiculturels de la recherche, le terme « Babtou » ou son diminutif se sont substitués à celui de « Toubab ».

Les jeunes des quartiers populaires face aux transformations de leur lieu de vie : une communauté d'expérience contrastée

#### ENCADRÉ 4. INTERROGATIONS SUR LES ÉVOLUTIONS SOCIALES LIÉES AUX TRANSFORMATIONS URBAINES

Trois vidéos produites lors de la recherche s'interrogent sur les destinataires des transformations urbaines en cours. « BAT F2 » (Nanterre) explore le chantier en construction d'un nouveau programme de logements. L'image finale, un panneau publicitaire d'un futur appartement aux formes épurées qui met en valeur une terrasse végétalisée et aménagée de façon chic-décontractée, contraste très fortement avec les formes urbaines existantes dans le quartier. « Place de la pointe » (Pantin) traite de la mutation des berges du canal de l'Ourcq que l'auteur de la vidéo a observée des fenêtres de l'appartement vétuste où il habite. Un vaste complexe industriel anciennement dégradé est luxueusement réhabilité en

bureaux, siège d'une agence de publicité. À côté, des immeubles résidentiels neufs ont été érigés. Les images, issues d'Internet, confèrent un caractère « léché » aux aménagements qui suggèrent la fierté de voir son quartier se transformer. Mais la séquence finale centrée sur des immeubles délabrés et l'annonce d'autres changements à venir laisse deviner la crainte d'une possible éviction. « Face au changement » (Pantin) oppose le bâti populaire du vieux Pantin aux immeubles neufs du nouveau Pantin tandis que la voix *off* énonce les qualités de ce petit bout de ville dans un portrait enchanté qui se lézarde ensuite : les prix de l'immobilier et des commerces ne cessent d'augmenter, le quartier devient un « ghetto de riches » inaccessible pour « le Pantinois de base ».

Les nouveaux résidents peuvent, selon les configurations, être perçus comme plus bourgeois, plus fiers, plus blancs, forcément différents, y compris lorsqu'ils occupent des logements sociaux. À Corbeil-Essonnes, les ménages installés au sein de la villa Paloma, un programme de logements neufs réalisé à destination d'une population à faibles revenus dans le cadre de la rénovation urbaine, sont considérés par les jeunes comme plus aisés que leurs propres familles. Ce faisant, la rénovation urbaine creuse les différences au sein même des classes populaires (Gilbert, 2014). Une frontière invisible se crée et les nouveaux venus sont réputés, ici comme ailleurs, vivre dans l'entre-soi, sans se mélanger au reste du quartier :

« Ils vivent entre eux. Donc, nous, on ne leur a jamais parlé. [...] Ils sont dans leur bulle. On ne les a même jamais vus je crois, franchement ils sont dans leur coin. » (Chaïma, 21 ans, niveau bac, employée, parents ouvriers, Corbeil-Essonnes.)

Les transformations, l'aménagement et l'arrivée de nouveaux services publics comme des lignes de transports en commun, une maison des associations, la réhabilitation du lycée ou la (ré)ouverture d'un centre commercial, sont mises en relation avec l'arrivée de nouveaux résidents un peu plus aisés. Dès lors, elles sont réinterprétées *a posteriori* comme un

ensemble de bienfaits réalisés non pas pour les résidents initiaux mais pour ceux qui viennent les remplacer. Cela peut déboucher sur un soupçon de traitement différencié : les habitants historiques devaient se contenter de peu, tandis que les populations nouvellement arrivées ont droit à un quartier embelli, où les espaces des premiers ont été sacrifiés au profit des seconds.

Cette dialectique du « nous » et du « eux » ébranle le rapport à l'avenir. Les jeunes peinent à défendre leur place dans le quartier et ont le sentiment qu'à terme les conflits dans l'usage du territoire, associés aux rapports de classe et de race qui s'y jouent, tourneront à leur désavantage. Un Suresnois le résume ainsi : « On vit dans le même quartier et [...] on vit pas ensemble. [...] À force, c'est nous qui allons devoir partir, je pense... » (Alioune, 27 ans, bac + 3, employé, père ouvrier, mère au foyer.)

## CONCLUSION

Les quartiers populaires sont loin d'être marqués par l'immobilisme. Ils sont affectés par des changements urbains et sociaux non réductibles au programme national de rénovation urbaine, même si celui-ci a contribué à transformer la physionomie de nombreux territoires. Les regards des jeunes qui y vivent sont tournés à la fois vers le passé et vers l'avenir, ce qui ne les différencie pas des jeunes qui évoluent dans d'autres types de territoire. Mais la manière dont ces regards sont marqués et circonscrits par les transformations urbaines propres aux quartiers populaires leur confère dans le même temps une spécificité qui les rapproche.

Entre valorisation de l'esthétique et critique de la rénovation « de façade » et de projets d'invisibilisation, entre résignation et impatience, les transformations urbaines sont vécues chez les jeunes des quartiers populaires selon un large éventail de réactions. Ces dernières s'ancrent dans des mémoires collectives qui trouvent leurs « cadres » à la fois dans la sphère familiale, au sein du groupe de pairs, dans le rapport aux institutions mais aussi à l'espace (Halbwachs, 1994), aux autres (et parfois à la confrontation), et donc, ici, au quartier. Le quotidien est pétri dans l'épaisseur d'un passé sans cesse reconstruit au présent et pour les besoins du présent. Cette construction mémorielle accompagne tant bien que mal les mutations urbaines accélérées et tente de leur donner du sens ou de leur trouver une contextualisation à partir d'une communauté d'usage de l'espace.

La nature comme la temporalité des changements qui s'y trouvent engagés contribuent également à façonner les jugements et les pratiques. C'est ainsi que la création de nouvelles centralités (les abords du canal de l'Ourcq à Pantin, l'esplanade Nathalie-Sarraute à Paris) se prête, davantage que la rénovation des quartiers résidentiels, à l'accès à une forme d'anonymat urbain qui permet à

## Les jeunes des quartiers populaires face aux transformations de leur lieu de vie : une communauté d'expérience contrastée

certaines jeunes de quitter, au moins temporairement, l'assignation au groupe « jeunes de quartiers ». L'expérience de l'altérité dans un quartier en mutation peut aussi favoriser l'aspiration à d'autres modes de vie tout en renforçant un sentiment de menace et de stigmatisation qui vient réactiver un « nous » incertain.

Ces changements mettent à l'épreuve la possibilité qu'ont les jeunes de se projeter dans l'avenir, entre trajectoire ascensionnelle et marginalisation. Quelles que soient l'ampleur et la nature des mutations, les jeunes s'y montrent le plus souvent sensibles et, au-delà de la nostalgie des lieux disparus ou du caractère contrasté de leurs expériences, en questionnent avec force et pertinence les logiques et les finalités.

L'expérience de l'altérité dans un quartier en mutation peut aussi favoriser l'aspiration à d'autres modes de vie tout en renforçant un sentiment de menace et de stigmatisation qui vient réactiver un « nous » incertain.

### ■ BIBLIOGRAPHIE

**ANGÉ O., BERLINER D.**, 2015, « Pourquoi la nostalgie ? », *Terrain*, n° 65, p. 4-11.

**AUFSEESER D.**, 2018, « Challenging conceptions of young people as urban blight : street children and youth's ambiguous relationship with urban revitalization in Lima, Peru », *Environment and Planning A : Economy and Space*, n° 2, vol. 50, p. 310-326.

**BACQUÉ M.-H., DEMOULIN J.** (coord.), **COLLECTIF POP-ART**, 2021, *Jeunes de quartier. Le pouvoir des mots*, Caen, C&F éditions.

**BEAUD S., PIALOUX M.**, 2005, « La "racaille" et les "vrais jeunes". Critique d'une vision binaire du monde des cités », *Liens socio*, n° 2, novembre 2005.

**BELLAVOINE C.**, 2021, « Les jeunes de la recherche Pop-Part » (consultable sur : <https://jeunesdequartier.fr/articles/les-jeunes-de-la-recherche-poppart>).

**BERLINER D.**, 2012, « Multiple nostalgias : the fabric of heritage in Luang Prabang », *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, n° 4, vol. 18, p. 769-786.

**BOYM S.**, 2001, *The Future of Nostalgia*, New-York, Basic Books.

**BREVIGLIERI M.**, 2006, « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité », *Tracés*, n° 23, p. 9-14.

- BUSQUET G.**, 2017, « Le droit à la mémoire dans la ville. Une piste pour l'émancipation urbaine ? », in ERDI G., MARCHAL H., *Citoyenneté en ville. L'épreuve des inégalités spatiales et des identités*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, p. 61-79.
- BUTCHER M., DICKENS L.**, 2016, « Spatial dislocation and affective displacement : youth perspectives on gentrification in London », *International Journal of Urban and Regional Research*, n° 4, vol. 40, p. 800-816.
- CAHILL C.**, 2007, « Negotiating grit and glamour : young women of color and the gentrification of the lower east side », *City & Society*, n° 2, vol. 19, p. 202-231.
- CAYOUILLE-REMBLIÈRE J.**, 2020, « Les rapports sociaux dans les quartiers de mixité sociale programmée », *Sociologie*, n° 1, vol. 11, p. 1-22.
- CAYOUILLE-REMBLIÈRE J., LION G., RIVIÈRE C.** (dir.), 2019, « Socialisation par l'espace, socialisations à l'espace. Les dimensions spatiales de la (trans)formation des individus », *Sociétés contemporaines*, n° 115, p. 5-31.
- COING H.**, 1966, *Rénovation urbaine et changement social*, Paris, Les Éditions ouvrières.
- COLIN C., GERVAIS-LAMBONY P.**, 2019, « Pour une géographie des nostalgies citadines. Quelques pistes théoriques à partir d'exemples chiliens et sud-africains », *Annales de géographie*, n° 728, p. 37-56.
- COLIN C., GERVAIS-LAMBONY P., HIRAI S., PINTO C.**, 2019, « Les nostalgies dans la ville contemporaine : pistes de recherche », *Cybergeo : European Journal of Geography* [en ligne], document 904.
- DAVIS F.**, 1979, *Yearning for Yesterday. A Sociology of Nostalgia*, New York, Free Press.
- DEBOULET A., LAFAYE C.**, 2018, « La rénovation urbaine, entre délogement et relogement. Les effets sociaux de l'éviction », *L'année sociologique*, n° 1, vol. 68, p. 155-184.
- DEMOULIN J., LAFAYE C., COLLECTIF POP-PART**, 2022, « Des jeunes de milieu populaire face à la gentrification à Pantin : une dialectique entre présent et avenir », *Métropoles* [en ligne], n° 31.
- DODIER N.**, 2009, « Le laboratoire des cités et les biens en soi », in BREVIGLIERI M. et al. (dir.), *Compétences critiques et sens de la justice*, Paris, Economica, p. 55-67.
- ELIAS N., SCOTSON J.**, 1997 [1965], *Logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard.
- FAURE S.**, 2006, « De quelques effets sociaux des démolitions d'immeubles. Un grand ensemble hlm à Saint-Étienne », *Espaces et sociétés*, n° 124-125, p. 191-206.
- GAUDIN S.**, 2007, « Murs après murs : les jeunes face aux politiques de rénovation urbaine », *Sociétés et jeunesse en difficulté* [en ligne], n° 4.

Les jeunes des quartiers populaires face aux transformations de leur lieu de vie : une communauté d'expérience contrastée

**GERVAIS-LAMBONY P.**, 2003, *Territoires citadins. 4 villes africaines*, Paris, Belin.

**GILBERT P.**, 2014, *Les classes populaires à l'épreuve de la rénovation urbaine. Transformations spatiales et changement social dans une cité HLM*, Thèse pour le doctorat de sociologie et d'anthropologie, Université Lumière-Lyon 2.

**HALBWACHS M.**, 1994 [1925], *Les cadre sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.

**KAKPO N.**, 2006, « Chapitre 3. Communauté d'expérience et diversité des trajectoires », in LAGRANGE H., OBERTI M. (dir.), *Émeutes urbaines et protestations. Une singularité française*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 81-104

**KENNELLY J., WATT P.**, 2012, « Seeing olympic effects through the eyes of marginally housed youth : changing places and the gentrification of East London », *Visual Studies*, n° 2, vol. 27, p. 151-160.

**KITSON J., MCHUGH K.**, 2015, « Historic enchantments – materializing nostalgia », *Cultural Geographies*, n° 3, vol. 22, p. 487-508.

**KOKOREFF, M.**, 2005, "L'expérience urbaine des jeunes. De la zone aux espaces de centralité", in CAPRON G. et al. (dir.), *Liens et lieux de la mobilité. Ces autres territoires*, Paris, Belin, p. 205-221.

**OPPENCHAIM, N.**, 2016, *Adolescents de cité. L'épreuve de la mobilité*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais.

**ORTIZ GUITARD A., PRATS FERRET M., BAYLINI FERRÉ M.**, 2014, « How teens appropriate public space : another view of urban renewal in Barcelona », *Boletín de la asociación de geógrafos españoles*, n° 65, p. 417-422.

**SALANE F., BRITO O.**, 2021, « "Lui, c'est un 'grand'" / "Eux, c'est nos 'p'tits'" : dynamique de catégorisation et ordre social chez les jeunes des quartiers populaires », *Sociétés et jeunesses en difficulté* [en ligne], n° 25.

**VALLI C.**, 2016, « A sense of displacement. Long-time Residents' Feelings of Displacement in Gentrifying Bushwick, New York », *International Journal of Urban and Regional Research*, n° 6, vol. 39, p. 1191-1208.

**VISSER K., BOLT G., VAN KEMPEN R.**, 2014, « Out of place ? The effects of demolition on youths' social contacts and leisure activities – A case study in Utrecht, the Netherlands », *Urban Studies*, n° 1, vol. 51, p. 203-219.



**■ LES AUTEURS ET AUTRICES****Grégory Busquet***gbusquet@parisnanterre.fr*

Maître de conférences en sociologie, Université Paris-Nanterre, UMR Laboratoire architecture, ville, urbanisme, environnement (LAVUE).

Thèmes de recherche : droit à la ville ; sociologie de la mémoire ; mouvements sociaux urbains ; quartiers populaires.

**A notamment publié :**

BARRÈRE C., BUSQUET G., DIACONU A., GIRARD M., IOSA I. (dir.), 2017, *Mémoires et patrimoines. Des revendications aux conflits*, Paris, L'Harmattan.

BUSQUET G., 2021, « Perdre ses repères. Les inquiétudes d'une lycéenne de banlieue », in LAMBERT A., CAYOUILLE-REMBLIÈRE J. (dir.), *L'explosion des inégalités. Classes, genre et générations face à la crise sanitaire*, Paris, L'Aube, p. 343-355.

BUSQUET G., DIDIER S., 2022, « Droit à la ville », in PETIT G. et al. (dir.), *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation, DicoPart (2<sup>e</sup> édition)*, GIS Démocratie et participation ([www.dicopart.fr](http://www.dicopart.fr)).

**Jeanne Demoulin***demoulin.j@parisnanterre.fr*

Maîtresse de conférences en sciences de l'éducation, Université Paris-Nanterre, Centre de recherche éducation et formation (CREF), UMR Laboratoire architecture, ville, urbanisme, environnement (LAVUE).

Thèmes de recherche : participation ; démocratie ; jeunesse ; quartiers populaires.

**A notamment publié :**

BACQUÉ M.-H., DEMOULIN J., 2022, « La recherche au défi de la participation. L'expérience de la recherche "Les quartiers populaires au prisme de la jeunesse" », *Sociologie*, n° 3, vol. 13, p. 297-315.

DEMOULIN J., FROUILLOU L., COLLECTIF POP-PART, 2022, « Caractériser les trajectoires de jeunes de quartiers populaires : une analyse par les récits de soi », *Sociétés et jeunesses en difficulté* [en ligne], n° 27.

BACQUÉ M.-H., DEMOULIN J. (coord.), COLLECTIF POP-ART, 2021, *Jeunes de quartiers. Le pouvoir des mots*, Caen, C&F éditions.

**Claudette Lafaye***clafaye@univ-paris8.fr*

Maîtresse de conférences en sociologie, Université Paris 8, UMR Laboratoire architecture, ville, urbanisme, environnement (LAVUE).

Thèmes de recherche : quartiers populaires ; rénovation urbaine ; gentrification.

**A notamment publié :**

DEBOULET A., LAFAYE C., 2018, « La rénovation urbaine, entre délogement et relogement. Les effets sociaux de l'éviction », *L'année sociologique*, n° 1, vol. 68, p. 155-184.

DEMOULIN J., LAFAYE C., COLLECTIF POP-PART, 2022, « Des jeunes de milieu populaire face à la gentrification à Pantin : une dialectique entre présent et avenir », *Métropoles* [en ligne], n° 31.

LAFAYE C., 2021, Notices « Banlieue-Paris », « Quartier » ; et en collaboration : « Changement urbain » ; « Discriminations » ; « Média », in BACQUÉ M.-H. et al., *Jeunes de quartiers. Le pouvoir des mots*, Caen, C&F éditions.